

MALAUQUAIS Dominique & KHOURI Nicole (dir.). —
Afrique-Asie. Arts, espaces, pratiques

Mont Saint Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016,
320 p., bibl.

Marian Nur Goni



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/22200>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.22200

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 557-560

ISBN : 978-2-7132-2742-4

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marian Nur Goni, « MALAUQUAIS Dominique & KHOURI Nicole (dir.). — *Afrique-Asie. Arts, espaces, pratiques* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 230 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/22200> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.22200>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2021.

© Cahiers d'Études africaines

MALAQUAIS Dominique & KHOURI Nicole (dir.). — *Afrique-Asie. Arts, espaces, pratiques*

Mont Saint Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016,
320 p., bibl.

Marian Nur Goni

RÉFÉRENCE

MALAQUAIS Dominique & KHOURI Nicole (dir.). — *Afrique-Asie. Arts, espaces, pratiques*. Mont Saint Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016, 320 p., bibl.

- 1 À travers une collection de quinze articles, cet ouvrage se propose d'explorer les rapports culturels qui ont relié, sous différentes formes et avec des traits distinctifs, les continents africain et asiatique sur la longue durée et jusqu'à nos jours. Comme l'explique très clairement l'excellente introduction de Dominique Malaquais et Nicole Khouri, ces relations — souvent présentées comme une nouveauté — sont aujourd'hui majoritairement discutées dans les médias, non seulement à travers un focus quasi exclusif sur la Chine, mais aussi comme étant potentiellement dangereuses pour les intérêts occidentaux. Aussi, lorsque les deux éditrices se penchent sur le domaine académique, elles font le constat de lectures bien plus nuancées, mais elles soulignent combien ces études sont dominées, elles aussi, par le champ économique.
- 2 Cette publication passionnante, fort bien conçue par Malaquais et Khouri à la fois dans le choix des articles sélectionnés que dans son architecture, nous invite ainsi à franchir ce double obstacle. Dans le sillage d'autres travaux pionniers (la bibliographie qui clôt l'ouvrage est précieuse pour se repérer dans ce vaste territoire, dominé, cela soit dit en passant, par les études anglophones), elles visent à sortir d'un certain présentisme pour regagner de la profondeur dans l'analyse de relations et contacts qui se sont déployés durant des siècles. L'originalité de leur approche est de mettre l'accent sur les flux

« d’objets, textes et pratiques – spirituelles, performatives » (p. 8) à travers un choix d’articles qui observent et reformulent ces relations complexes à travers des points d’observation ou d’objets très singuliers. Aussi, si les enjeux économiques ne sont jamais absents des articles publiés dans l’ouvrage (et par là, les rapports de forces en présence, hier et aujourd’hui), ils les articulent à travers l’analyse de sujets tissant des liens forts avec les contextes politiques, historiques, culturels et sociaux. Un simple « coup d’œil » au sommaire montre toute la richesse et l’originalité de cet ouvrage : des « Imaginaires de l’“Inde” dans le vodun d’Afrique de l’Ouest » (par Dana Rush, voir *infra*), le lecteur est littéralement transporté vers Cape Town, suivant les pas lents de l’artiste chinois Hua Jiming. Ce dernier performe à travers une marche de deux heures vers Table Mountain ou dans le Central Business District de la ville, le corps entièrement bandé de journaux chinois et sud-africains, soulevant entre autres la question politique de la marche, dans un territoire qui demeure profondément marqué par l’expérience de l’apartheid et qui est, lui aussi, traversé par une histoire de marches (de protestation) (« Walking into Africa in a Chinese Way. Hua Jiming’s Mindful Entry as Counterbalance », par Ruth Simbao).

- 3 Le lecteur plonge ensuite dans l’analyse que font Benjamin Brou et Eleni Lazidou de l’œuvre poétique de l’artiste Allan deSouza, « né en 1958 à Nairobi, au Kenya, de parents “indiens” » (p. 259) — une histoire familiale à cheval entre trois espaces politiques coloniaux (Goa, l’Inde et le Kenya) — lorsque l’artiste revient dans sa ville natale, presque quarante ans après l’avoir quittée, « dans le but de photographier et filmer le passé, tout en se demandant s’il serait possible de le retrouver » (p. 260) et afin de pouvoir le retransmettre à sa mère, exilée au Portugal, qui a depuis « perdu la vue » (« Allan deSouza entre Afrique et Asie »). Ou encore, pour rester dans le champ photographique qui traverse l’ouvrage, la lecture que fait Cédric Vincent de la série *Echoes (from Indian Ocean)* (2011-2013) de Malala Andrialavidrazana présentant des fragments, librement agencés par l’artiste, d’intérieurs de familles de la classe moyenne photographiés à Tananarive, à la Réunion, à Bombay et à Durban « pour dire des rapports que les cartes ne font pas ressortir » (p. 189).
- 4 L’ouvrage est organisé en deux parties : la première est intitulée « Flux et reflux », la seconde « Parcours ». Cependant, il ne s’agit jamais d’« Appréhender le monde global en tant qu’un monde de purs flux culturels — ne réfléchir qu’en termes de « village global » reviendrait à transposer ce qu’une idéologie néolibérale voudrait que soit le monde du capitalisme financier » écrivent à juste titre Malaquais et Khouri (p. 9). Dès lors, leur approche trans-disciplinaire vise aussi à mettre en exergue les aspérités, les tensions, les points de frictions (voire de luttes), les malentendus, les commerces d’imaginaires que ces flux engendrent dans leurs parcours, toujours situés. L’article « Filter, Funnel » de Lindsay Bremner qui ouvre l’ouvrage est exemplaire de cette approche. Il s’attache à analyser, *via* le projet de recherche expérimentale *Folded Ocean*, l’insertion de l’île de Lamu (au large de la côte nord du Kenya) dans l’océan Indien à travers deux conceptions de cet espace maritime large qu’elle nomme le « Slow » et le « Fast Ocean ». Ni systèmes clos, ni mutuellement exclusifs et encore moins purement naturels, le premier se déployait, d’après Bremner, selon le rythme des moussons. La technologie permettant les déplacements dans ces espaces déterritorialisés est le *dhow* (boute en français, une embarcation à voile en bois), avec ses économies, ses savoir-faire (l’auteur parle d’une « *itinerant science* », p. 29), ses communautés de marins (« *a brotherhood of the sea* », autre expression évocatrice qu’elle emprunte ici à Alan Villiers) et ses organisations administratives et politiques que les puissances coloniales

bouleverseront à la fin du XIX^e siècle. Le *Fast Ocean*, qui émerge lentement dans cet espace océanique avec l'arrivée des Portugais, plus tard avec l'ouverture du Canal de Suez et l'arrivée progressive de bateaux à vapeur, puis celles de containers avec leurs flux de marchandises, ressources et données toujours plus rapides, est aujourd'hui incarné par le projet LAPPSET. Ce projet propulse, à l'horizon de 2030, en le transformant profondément, l'ancien port islamique vers un *hub* maritime, une « mega economic zone » (p. 36) attirant un réseau d'investisseurs étrangers, avec sa cohorte de « formules qui migrent à travers le monde en tant que packages prêts-à-l'emploi [...] servis par les mêmes équipes de consultants, indépendamment des complexités des conditions particulières » (p. 37, ma traduction). Mais cela ne va pas sans créer de profondes tensions au sein des populations de l'île qui se sentent dépossédées de leurs terres — terres dont la propriété reste contestée depuis l'établissement de la colonie du Kenya en 1920 — mais aussi de leur « histoire, patrimoine et culture uniques » (p. 39, ma traduction), créant aussi de nouvelles alliances avec des organisations luttant pour les droits des peuples indigènes et la préservation d'écosystèmes naturels et culturels...

- 5 La seconde partie, « Parcours », rend compte d'histoires intimes, souvent individuelles, à l'instar de celles dont sont porteuses les œuvres de de Souza ou Andrialavidrazana citées ci-dessus qui ont toutefois une portée plus large que le simple horizon personnel, touchant à des problématiques de migrations, de diasporas ou de globalisation économique. Ainsi, de même que la distinction entre les deux sections n'est jamais étanche, les objets étudiés sont poreux. Dans l'article « Spiritscapes of the Indian Ocean World. Reorienting Africa/Asia through Transcultural Devotional Practices » (de Mary Nooter Roberts et Allen F. Roberts) — qui analyse la trajectoire du saint indien Shirdi Sai Baba (circa moitié du XIX^e siècle-1918) à l'île Maurice — ou dans « Imaginaires de l'“Inde” dans le vodun d'Afrique de l'Ouest » de Dana Rush, les auteurs montrent par exemple comment la fabrication et la circulation d'images dévotionnelles sont centrales dans le déploiement de telles pratiques spirituelles, voire, dans le cas du vodun, dans leurs transformations perpétuelles. Pratiques religieuses, supports iconographiques (dans toute la variété de leurs médiums, matérialités et sites : des chromolithographies aux autels, des usines aux étals de marché qui les diffusent à large échelle) et leurs usages performatifs se croisent ainsi dans ces articles pour exprimer des relations complexes entre des espaces géopolitiques parfois lointains, qu'ils contribuent à « réinventer ». Comme l'écrit Rush, par exemple, il y a « glissement d'un lieu à un concept [...]. Les idées qu'on s'y fait de l'Inde ont peu à voir avec la géographie ou même avec la théologie. Elles fonctionnent plutôt comme un portail permettant d'accéder à des possibilités esthétiques et spirituelles [...] » (p. 94). Toutefois, ces possibilités sont aussi le résultat de relations et de rencontres commerciales tissées de longue date entre ces espaces africains et asiatiques...
- 6 Autre exemple de la porosité des objets étudiés (ainsi que de la place mouvante des articles entre les deux chapitres « Flux et reflux » et « Parcours ») : l'article d'Hendriks et Malaquais autour de la série *Kolwezi* (2009) de Sammy Baloji (« Sammy Baloji's Kolwezi. Imagining the Congo-China Nexus »). Son point de départ est la volonté, de la part de l'artiste, de photographier la présence d'entreprises chinoises dans la région minière du Katanga, en RDC. Toutefois, suite à la crise des *subprimes* qui bouleverse alors l'économie au niveau mondial, l'artiste se retrouve face à des portails fermés, l'activité minière étant à l'arrêt. Premier constat qui saute aux yeux des auteurs : « dans un monde qui tend à penser l'Afrique comme appartenant à sa périphérie, non en tant qu'acteur, plutôt comme sujet et encore davantage comme objet [...] cette crise

mondiale est diagnostiquée *depuis* l’Afrique, le Congo est déployé comme une plateforme d’observation pour éclairer une situation globale » (p. 214, ma traduction, italique des auteurs). Dans la série photographique qui suit, Baloji se demande ce que pensent de cette présence chinoise les hommes qu’il avait espéré rencontrer aux seuils de ces entreprises, « Quelles interprétations se font-ils des mondes de leurs possibles employeurs et comment cela s’exprime-t-il ? » (p. 215, ma traduction). Cela l’amène à s’intéresser également à leurs intérieurs (ici, de fortune) où il remarque la présence constante de posters aux vives couleurs dépeignant des panoramas « photoshoppés » de villes globalisées telles que Dubai, New-York, Hong-Kong ou encore de « paysages paradisiaques ». À travers ces flux (matériels) d’images produites en Chine, que Baloji monte avec ses propres images de l’environnement des travailleurs, l’artiste (et les auteurs, avec lui) interrogent ces gestes d’appropriations et les imaginaires que ces affiches mobilisent : de quoi sont-ils le nom ? Du pouvoir de l’imagination et du rêve, malgré tout, ou plutôt – comme le demandait Baloji lors de la présentation publique de l’ouvrage au musée du quai Branly en mars 2017 – de son envers spéculaire : du cauchemar de cet ordre économique global profondément inégal que les mineurs congolais subissent en premier chef et de plein fouet ?

- 7 S’il ne s’agit pas ici de faire un catalogue de tous les articles réunis dans cet excellent ouvrage, qui mériteraient pour la plupart que l’on s’y attarde en détail, citons, avant de conclure, ceux de Prita Meier et d’Audrey Boucksom, qui traitent, eux aussi, différemment, de gestes d’appropriations de cultures matérielles. Le premier s’attache à étudier ce qui advient, le long de la côte swahilie de l’Afrique de l’Est, lorsqu’une longue tradition d’appropriation d’objets exotiques (d’après les mots de l’auteure) venant d’ailleurs, et associés au « pouvoir du commerce », rencontre « les signes et esthétiques du Nord industriel », y compris la photographie (« The Logics of Afro-Indian Ocean Display. Staging the Cosmopolitan in Coastal East Africa », p. 246). Dans « Arts “touristiques” d’Asie et d’Afrique. Des formes et des images qui voyagent », A. Boucksom étudie, quant à elle, « l’art touristique » produit en Afrique de l’Ouest et en Indonésie, et leurs « ressemblances inattendues » (p. 159), en proposant une analyse en trois temps des formes qui voyagent entre ces espaces culturels, des acteurs (privés ou institutionnels) qui « stimulent » leurs migrations et enfin des imaginaires qui, de part et d’autre, y sont attachés.